

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 35

Artikel: Sapeurs-pompiers : le congrès. - Les pompiers anglais. - Compagnies de femmes-pompiers. - Le premier pompier en France. - Curieux moyens de sauvetage en Amérique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191188>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chis. Les pasteurs, enfin écoutés, pourraient laisser couler le flot de leur éloquence sans crainte de fatiguer l'attention d'auditeurs et d'auditrices, que rien ne distrairait plus des pensées sérieuses. Nous livrons ce sujet d'étude aux profondes méditations des corps ecclésiastiques qui ne peuvent manquer d'en tirer des résultats aussi surprenants qu'inattendus.

A l'école, même révolution. Plus de ces petits airs dédaigneux de la pimbêche que sa mère met plus de soin à pomponner qu'à instruire, plus de larmes avalées par la pauvresse, toute vergogneuse dans sa méchante robe; plus de préférence de monsieur le régent pour les rubans roses et les châles bleus, plus de distinction entre la demoiselle à Madame la conseillère et la fille à la boulangère. Egalité, impartialité, justice... Oh! que de bienfaits tu nous apporterais, joli costume vaudois! Réfléchissez-y, éducateurs!

Or donc, je propose qu'il plaise aux commissions d'école du canton de Vaud de décider, qu'à partir de l'an de grâce 1889, en souvenir de la grande Fête des Vignerons, toutes les jeunes filles fréquentant une école publique soient obligées de porter le corsage noir, la jupe unie et le chapeau à quille. J'invite spécialement, comme tout particulièrement intéressé à la chose, Monsieur le directeur de l'Ecole supérieure communale de Lausanne à soumettre la question aux délibérations des autorités de cette ville.

Excusez, Monsieur le rédacteur, ma hardiesse et ma longueur. La chose en vaut la peine. Une solennité comme celle de Vevey, qui a ravivé tant de souvenirs et réveillé tant de sentiments, ne peut passer sans laisser quelques résultats féconds. Les déesses sont remontées sur l'Olympe. Leurs chars triomphaux nous restent, nous ne savons trop qu'en faire. Les grands-prêtres ont choisi d'autres temples. Nous essayons de redonner vie à leurs savants accords; nous les répétons; mais, que le maestro me pardonne, j'échange volontiers toutes les symphonies tourmentées, les développements thématiques et les chefs-d'œuvre de déclamation lyrique pour un refrain du *Ranz des vaches* et un couplet des *Marionnettes*.

Je ne puis, pour la même raison sans doute, m'empêcher de préférer à la mise recherchée de nos élégantes du jour, la simplicité de bon goût et la grâce naïve de ma grand'mère.

(Un père de nombreuses filles.)

SAPEURS-POMPIERS

Le Congrès. — Les pompiers anglais. — Compagnies de femmes-pompiers. — Le premier pompier en France. — Curieux moyens de sauvetage en Amérique.

Un congrès de sapeurs-pompiers a lieu actuellement à Paris. Il sera suivi d'un concours international comportant les manœuvres des compagnies étrangères, et les concours partiels entre les compagnies françaises. Ce concours permettra d'étudier et comparer entr'eux le fonctionnement des services et les modes de secours pratiqués dans les divers pays, notamment à Londres et à New-York, où ils sont organisés sur des bases merveilleuses.

Il y aura là plus de 2000 hommes accourus de tous les coins du monde pour se réunir sur un même champ de manœuvres. On y remarque les pompiers anglais et la compagnie des *femmes-pompiers*, des *firewomen*, comme on les appelle de l'autre côté de la Manche.

Les pompiers anglais sont venus sans engins. Dans la crainte d'incendies, il ne leur a pas été permis de les emporter. Ils manœuvreront avec les pompes françaises.

Cette société de sauvetage, toute particulière, compte parmi ses membres 12 femmes, dont la présence n'a pour objet que de prouver que les engins sont d'une manœuvre si facile que la force y est superflue. Leur sergent, miss Mortemer, tenait, pendant le cortège, un gros bouquet offert par le comité d'organisation du congrès. Ces dames portent un élégant costume de drap gros bleu, formé d'un corsage ajusté, orné de gros boutons de métal, de revers et de parements de drap rouge, et d'une courte jupe laissant voir des bottes de cuir verni. Elles sont coiffées d'une sorte de toque de soie rouge sur laquelle est brodée une cocarde portant : *Life-saving Brigade*, et une croix rouge sur fond blanc. La même cocarde est cousue à leur corsage.

Les pompiers, au nombre de 80, portent une veste de drap bleu, serrée à la taille par un ceinturon de cuir. Ils sont coiffés de casques de cuir bouilli ou de métal. L'un d'eux porte un drapeau anglais, dont la hampe est surmontée d'un casque et sur lequel sont brodés ces mots : *Fire brigades of England. Visit to France, 1889.*

Les discussions du congrès démontreront d'une manière fort curieuse et intéressante toutes les améliorations apportées dans les moyens de combattre le feu. En France, par exemple, jusqu'au règne de Louis XIV,

on se bornait à prescrire à tous les maîtres ouvriers en bâtiments de donner leur adresse aux commissaires de quartier, pour être requis en cas d'incendie. Armés de pioches, de crocs et d'échelles, de seaux remplis à la chaîne, et parfois de grosses seringues montées sur deux roues et mues par des manivelles, les maçons, les charpentiers et les couvreurs marchaient au feu, à la débandade, sans le moindre enthousiasme.

Enfin, vers la fin du dix-septième siècle, un homme se rencontra qui, le premier, organisa d'une façon régulière la lutte contre l'incendie.

Le Comité des inscriptions parisiennes a précisément fait apposer, il y a quelques semaines, sur une maison de la rue Mazarine, cette inscription commémorative :

Ancien Hôtel des Pompes.

Dans cette maison
est mort, le 21 avril 1723,
François du Mouriez du Périér,
d'Aix-en-Provence,
sociétaire de la Comédie-Française,
introducateur en France de la pompe à
incendie,
créateur du corps des pompiers
de la ville de Paris.

Ce François du Périér fut, en effet, le premier pompier de France.

Il servit quelque temps de laquais à Molière, créa utilement quelques petits rôles, joua, aux côtés du maître, Dandin et Géronte, et quitta la Comédie-Française, en 1705, avec une pension de mille livres, après vingt années d'un honnête sociétariat.

Ce fut en somme un comédien de second ordre, mais aussi et surtout un homme d'un esprit inventif et d'une activité singulière, et « fort recommandable par son mérite dans les affaires et les mécaniques. »

Son titre de gloire est de s'être, plus d'un siècle avant le décret de 1817, chargé des secours contre l'incendie au moyen d'un matériel fourni par lui et servi par ses ouvriers, et d'avoir introduit en France la pompe de Van der Heyde, qu'il avait vu fonctionner en Hollande. Il fut ensuite chargé d'organiser le service du feu, de faire construire les pompes et engins nécessaires.

La direction des pompes fut alors placée dans la maison habitée par du Périér. Sur la porte d'entrée, une plaque de marbre portait l'inscription suivante :

Pompes publiques pour remédier aux incendies sans qu'on soit tenu de rien payer.

Terminons par quelques curieuses particularités sur ce qui se passe en

en Amérique, dans le but d'assurer les moyens de sauvetage.

A New-York, dans toutes les écoles, les maîtres sont tenus de dresser les élèves à se mettre en rang à un certain signal et à descendre les escaliers rapidement et sans confusion. Cet exercice a lieu une fois par semaine, en changeant chaque fois l'heure et la direction de la sortie.

Différents essais permettent de fixer un maximum de quatre minutes pour faire descendre dans la rue, sans accident ni confusion, 1200 enfants, garçons ou filles, d'un bâtiment de quatre étages. Il paraît que la discipline et l'ordre qui résultent de ces exercices ont sauvé la vie à beaucoup d'enfants qui, autrefois, dans un moment de panique, devenaient impossibles à gouverner.

Beaucoup de villes américaines ont imité les règlements de New-York. A San-Francisco, des mesures véritablement efficaces ont été prises. La plus utile consiste dans l'installation au sommet de tous les établissements publics et industriels et d'un grand nombre de maisons particulières, d'un ou plusieurs réservoirs alimentés par l'eau des conduites des rues. Sur les colonnes aboutissant aux réservoirs sont adaptés à tous les étages, et sur le toit, des robinets auxquels on visse des tuyaux de caoutchouc suffisamment longs pour atteindre toutes les parties de l'édifice, et qui sont enroulés sur une selle enfermée dans une armoire placée très en vue dans les corridors et portant cette inscription : « Tuyaux à incendie. »

BOSSUE (1)

PAR OSCAR MICHON

Quand vous rencontrez un ou une de ces infortunés dont le dos est plus ou moins fortement voûté, ne vous arrive-t-il pas, très souvent, de sourire avec malice en vous redressant, bien entendu ?

Si je vous racontais l'histoire de Marcelle peut-être n'auriez-vous plus envie de rire...

Ma fois, je vais essayer. — L'histoire est vraie, c'est un petit drame, un de ces drames intimes que nous coudoyons vingt fois par jour sans y prendre garde.

« Laide et malheureuse, » voilà deux adjectifs faits pour s'accorder; cependant l'on s'apitoie journellement sur deux autres mots qui s'unissent moins bien : « belle et malheureuse ».

Bossue !

Comme ce mot résonne mal. Un homme, mon Dieu, ce n'est qu'un homme; mais une femme !

Comment être heureuse, comment se marier ?

Grande question pour une jeune fille, le mariage.

(1) Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité avec la Société des Gens de Lettres.

Qui voudrait épouser une femme ainsi faite ?

Marcelle n'y avait jamais voulu songer; elle savait que c'était perdre son temps et se faire des chagrins inutiles; alors, pour remplacer la famille, l'intérieur du ménage, elle faisait le bien; ayant quelque fortune, elle l'employait à secourir les pauvres et les malades, elle vivait entre sa mère âgée et infirme et sa sœur plus jeune qu'elle de deux ou trois ans; ce trio formait la famille la plus unie de la ville qu'il habitait, et, chose fort rare en province, les mauvaises langues du pays n'avaient rien à dire sur son compte.

C'était bien la meilleure créature du monde que Marcelle. Bonne, douce, aimable, prévenante, spirituelle, sans méchanceté, elle avait su, malgré sa difformité qui prête toujours à la raillerie, elle avait su s'attirer toutes les sympathies, comptant plus d'amies que les jolies filles de son entourage qui se croyaient des demi-déeses, parce que leur visage et leur dos étaient plus corrects que le sien, parce que leur taille était plus svelte.

Marcelle avait pris son parti en brave; que pouvait-elle y faire d'ailleurs ? Petite fille, elle avait été chagrine; femme, elle avait la force de résister à la tentation de se regarder dans un miroir, ce que les femmes font ordinairement de bon cœur; elle n'y jetait les yeux que pour arranger sa toilette, qui était des plus simples et des plus modestes, chose qu'elle s'était juré de ne jamais négliger, reste de coquetterie pardonnable d'ailleurs, mais elle ne tenait en aucune façon à ressembler aux gravures du journal de modes que sa sœur recevait et étudiait avec le plus grand soin.

Elle était bonne pour les pauvres, elle leur distribuait la meilleure part de son revenu; son occupation la plus chère était la confection de petits vêtements pour les enfants indigents, et je vous avoue que c'était soigné; les moutards n'avaient jamais été si bien habillés que depuis le jour où Marcelle s'était chargée de ce soin; une fée n'eût pas mieux réussi la coupe d'un bonnet, d'un jupon, d'un sarreau, d'un pantalon ou d'une blouse; elle dirigeait un petit atelier spécialement affecté à ce genre de travail, et les riches demoiselles de la ville ne dédaignaient point de la seconder dans cette tâche.

Elle secourait les vieillards abandonnés, leur donnant du pain quand ils étaient bien portants, les soignant dans leurs maladies, les réconfortant par de bonnes paroles, les égayant, relevant le moral des désespérés, faisant espérer les mourants, les préparant à recevoir le prêtre quand ils le désiraient, et lorsque celui-ci arrivait, la besogne était à moitié faite, et les pauvres gens consolés n'avaient plus qu'à monter directement au paradis sans trop se plaindre.

Les orphelins trouvaient en elle une sœur, les vieillards une enfant.

Quelquefois, les enfants ou les paysans qui ne pensaient pas à mal appelaient la bonne fée Carabosse: elle en riait, la pauvre, elle en riait si bien que

le nom lui en était resté; après tout, qu'est-ce que cela lui faisait d'être fée Carabosse puisqu'elle était bonne ?

Elle avait donc toutes les qualités, votre bossue ?

Toutes, ne vous déplaît-elle ? elle était si bonne, si avenante, si douce, si peu jalouse de ses belles amies qui se mariaient, que le jour de la noce elle en était aussi heureuse que l'épousée.

Pourtant, un jour, la pauvre petite fée fut bien malheureuse; le bonheur se lasse de rester toujours à la même place et dans le même cœur.

Voici les faits: Après la guerre de 1871, on vit arriver chez la mère de Marcelle un grand jeune homme pâle; c'était un cousin qui venait demander l'hospitalité pour quelques temps; il avait été gravement blessé. La blessure était guérie, mais il était resté très faible, et un mois d'air pur, à la campagne, un mois de soins devait le remettre entièrement sur pied.

Il était fort aimé, chez les cousines où il avait été élevé, seulement les chères parentes avaient été tant soi peu négligées pendant cinq ou six ans, — les militaires sont si occupés, — et cette négligence lui valut quelques reproches.

Marcelle fut heureuse entre toutes de revoir l'enfant prodigue; ils étaient du même âge, ils avaient passé leur enfance ensemble, ils ne s'étaient presque jamais quittés.

Julien était bien moins sérieux que Marcelle; il faisait souvent *enrager* la cousine; c'est lui-même qui, je crois, l'avait surnommée la fée Carabosse, le petit monstre.

Elle ne s'en fâchait jamais et quand Julien lui avait fait les plus grandes méchancetés, Carabosse pleurait dans un coin, puis, après avoir bien essuyé ses yeux, après s'être rafraîchi le visage, elle revenait; personne n'eût jamais soupçonné son chagrin, et lorsque monsieur le diable recommençait, dix minutes après, une de ses niches, et qu'il avait mérité une bonne correction, vite, vite, la petite fille s'interposait et parvenait à éviter la gourmade au petit polisson.

En grandissant, les caractères avaient changé. Julien était devenu sérieux et, par contraste, Marcelle, sérieuse autrefois, — probablement parce que les enfants, qui ne pardonnent rien, n'avaient point pardonné l'infirmité à la pauvre fille et que les plaisanteries qu'on avait faites sur elle lui rendaient l'esprit maussade, — en grandissant Marcelle était devenue gaie et riieuse; à force de bonté elle avait fini par gagner tous les cœurs, et se voyant aimée, elle oubliait les jours si tristes de son enfance.

Quand Julien arriva, elle l'appela déseigneur et enfant prodigue.

Nous l'avons dit, Marcelle avait une sœur plus jeune qu'elle de trois ans.

Marguerite était jolie, droite comme un I, bien faite, très élégante, bonne aussi, élève de Marcelle, ce qui est tout dire.

Les deux sœurs s'entendaient le mieux du monde pour ce qui était le bien; ja-